

L'œuvre du mois

décembre 2010



Acquis au début de l'année 2010, ce dessin est une étude pour la figure de sainte Jeanne de Chantal, représentée en bas à gauche dans la grande composition commandée au peintre d'histoire Henri-Léopold Lévy pour le nouveau décor de la salle des Etats de Bourgogne, inaugurée en 1896.

**Henri-Léopold Lévy**  
*Etude pour Sainte Jeanne de Chantal*



Caractéristique de l'art officiel de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette peinture monumentale (fig. 2) devait célébrer les gloires civiles, militaires et religieuses de la province, au rang desquelles figurait celle qui fut à la fois la fondatrice de l'Ordre de la Visitation et la grand-mère de la marquise de Sévigné<sup>(1)</sup>.

### De Dijon à Annecy : itinéraire d'une femme de foi dans la France mystique du XVII<sup>e</sup> siècle

Issue d'une famille de parlementaires dijonnais<sup>(2)</sup> au catholicisme fervent, Jeanne-Françoise Frémyot (1572-1641) naît à Dijon dans le contexte troublé des guerres de religion et manifeste très tôt des prédispositions mystiques (fig. 3).

En 1592, elle épouse le baron Christophe de Rabutin de Chantal et s'installe au château de Bourbilly, près de Semur-en-Auxois. Devenue veuve neuf ans plus tard, elle se réfugie dans la foi.

De passage à Dijon au printemps 1604, Jeanne fait une rencontre déterminante en la personne du jeune François de Sales, évêque de Genève, alors exilé à Annecy. Tous deux fondent en 1610 la communauté de la Visitation de Marie<sup>(3)</sup> (fig. 4) qui s'inscrit dans le courant mystique du « pur amour », prôné depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par le quietisme et le jansénisme<sup>(4)</sup>. A la mort de François en 1622, Jeanne poursuit son œuvre d'expansion de l'ordre dans toute l'Europe auprès du futur saint Vincent de Paul.



## Un décor à la gloire de la France et de la Bourgogne ou le triomphe de l'allégorie politique sous la III<sup>e</sup> République

En 1831, l'Hôtel de Ville de Dijon s'installe dans l'ancien Palais des ducs et des Etats de Bourgogne. L'une de ses salles historiques majeures, la salle des Etats<sup>(5)</sup>, perd alors la fonction politique qu'elle occupait depuis le XVII<sup>e</sup> siècle pour devenir une salle de bal. En 1895, les édiles dijonnais décident de rénover son décor



et de commander une peinture monumentale destinée à rappeler le passé prestigieux de la Bourgogne depuis l'époque ducale<sup>(6)</sup>.

Une commission d'érudits locaux fut chargée de dresser la liste des célébrités bourguignonnes, issues de tous les champs de la société laïque, militaire et religieuse<sup>(7)</sup>.

A première vue inattendue dans une France républicaine et anticléricale, la présence de nombreuses figures ecclésiastiques peut s'expliquer par

le tempérament modéré et consensuel du maire François Bordet, soucieux de fédérer l'ensemble de ses concitoyens autour de ce projet. Peintre officiel alors de grand renom, Henri-Léopold Lévy lui fut recommandé par Eugène Spuller, ancien sénateur de Côte d'Or et, depuis peu, ministre des Beaux-Arts. L'artiste s'inspira ici d'un des éléments du décor que lui avait commandé dix ans plus tôt la Mairie de Pantin. D'autres sources plus lointaines sont aussi à chercher dans la célèbre *Apothéose d'Homère* (fig. 5) d'Ingres dont il reprend le dispositif de composition en hémicycle, lui-même hérité de Raphaël. Afin d'ordonner la foule composite des quarante illustres Bourguignons, il les répartit symétriquement de part et d'autre de l'allégorie de la France souveraine, trônant, sceptre en main, au centre de la composition tandis que la Renommée, brandissant le drapeau tricolore et assistée de deux anges, vole vers elle avec une grâce toute aérienne. En haut des marches du piédestal, trois muses drapées dans des gazes vaporeux et un Génie des Arts lui rendent hommage.

## Henri-Léopold Lévy, un peintre décorateur et dessinateur dans la grande tradition du genre historique



Le choix de l'artiste parisien ne fit toutefois pas l'unanimité parmi les Dijonnais qui lui reprochèrent son manque de véracité historique. S'il reconnaît à Lévy des qualités de coloriste vénitien,

le journaliste Henri Chabeuf<sup>(8)</sup> n'en déplore pas moins l'absence de programme iconographique et l'abus d'anachronismes.

De formation académique et pétri de culture romantique, Henri-Léopold Lévy (1840-1904) manifeste très tôt une prédilection pour les compositions classiques et la couleur qu'il emprunte à Delacroix et Gustave Moreau. Ses sujets historiques et bibliques, souvent teintés d'orientalisme, lui valent de nombreux succès au Salon. Mais c'est surtout la peinture décorative qui fit sa renommée comme en témoignent ses commandes pour diverses églises et administrations parisiennes. Les contraintes de la commande imposent ici à l'artiste

une ordonnance géométrique, définie par la colonnade de l'hémicycle derrière laquelle se profilent de part et d'autre des vues de Dijon<sup>(9)</sup> et de l'Auxois. Cette insertion du paysage ancre la composition dans une certaine réalité, transfigurée toutefois par l'idéologie universelle et intemporelle de la mythologie républicaine. Décorateur avant tout, le peintre s'attache moins au rendu des physionomies qu'à l'harmonie colorée, dominée par les rouges rutilants, à peine refroidis par les bleus et illuminés ici et là par les blancs et les ocres.

Le format et la complexité de la composition nécessitèrent un important travail préparatoire qu'attestent l'esquisse d'ensemble déjà très aboutie (fig. 6) et les nombreuses études de détails peintes<sup>(10)</sup> ou dessinées (fig. 1). Héritier de la tradition du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lévy utilise souvent le procédé de la mise au carreau<sup>(11)</sup> et les papiers teintés. Le sobre mais efficace jeu d'opposition entre le noir du crayon et le blanc de la réserve du papier trouve ici un écho subtil dans le recueillement et le dépouillement de la sainte. L'isolement de la figure permet à l'artiste de concentrer davantage son attention sur les contours du visage émergeant du voile, les



plis de la robe et les mains jointes dans le geste de la prière. Par la précision de son graphisme, allée à une touche souple et à un clair-obscur dramatique, Lévy s'impose comme un dessinateur à la charnière entre l'académisme et la tentation symboliste.

- (1) La marquise de Sévigné, née Marie de Rabutin-Chantal (1626-1696), était la fille de Celse-Bénigne de Rabutin-Chantal (1596-1627), fils aîné de Jeanne de Chantal.
- (2) Elle était la fille de Bénigne Frémyot, alors président du Parlement de Bourgogne, et de Marguerite Berbissey, elle-même issue d'une ancienne famille de parlementaires.
- (3) D'abord consacré aux soins des malades et des pauvres, l'ordre devint contemplatif à partir de 1625.
- (4) En 1611, un autre Bourguignon, le cardinal Pierre de Bérulle, fonde la Société de l'Oratoire de Jésus, lui-même inspiré de la règle de saint Augustin.
- (5) Au XVII<sup>e</sup> siècle, Dijon devient le siège des Etats de Bourgogne. Cette assemblée de trois ordres (noblesse, clergé, tiers état) se réunissait tous les trois ans dans la salle dite des Etats, aménagée en 1688 par Jules-Hardouin Mansart.
- (6) Cette rénovation, qui s'inscrivait dans le mouvement plus général des concours lancés par les mairies de France pour réaliser des décors à la gloire de la III<sup>e</sup> République, était destinée à remplacer l'ancien décor, en partie détruit en 1792. La peinture de Lévy a été restaurée en 1984 et le reste du décor de la salle, en 2000.
- (7) Parmi les personnalités emblématiques, citons entre autres saint Bernard, les ducs de Bourgogne, Claus Sluter, Bossuet, Greuze, Rameau, Buffon, Prudhon, Devosge, Rude, Sadi-Carnot...
- (8) *Le Bien public*, 31 octobre 1896.
- (9) On reconnaît, en particulier, l'église Notre-Dame et la tour Philippe le Bon.
- (10) Bossuet, *esquisse pour les Gloires de la Bourgogne*, d'après le tableau de Hyacinthe Rigaud conservé au musée du Louvre, huile sur toile, 46x38 cm, musée des beaux-arts de Dijon. L'évêque de Meaux est représenté, à gauche de la composition, aux côtés de sainte Jeanne de Chantal, Bérulle et Lacordaire.
- (11) La mise au carreau consiste en un quadrillage permettant de reproduire à la même échelle ou à une échelle différente un modèle original peint ou dessiné.

1. Henri-Léopold Lévy, *Etude pour Sainte Jeanne de Chantal (recto) ; Deux études pour le voile de la sainte (verso)*, vers 1894, crayon noir et craie blanche sur papier bleu-vert, 42,1x21,1 cm, Dijon, musée des beaux-arts, ancienne vente après décès du peintre en 1905, acheté en 2010 à la galerie Stephen Ongpin Fine Art à Londres
2. Henri-Léopold Lévy, *Les Gloires de la Bourgogne* (détail), 1894, huile sur toile, 468x828 cm, Dijon, Salle des Etats de Bourgogne
3. Anonyme XIV<sup>ème</sup>, *Portrait de Jeanne-Françoise Frémyot, baronne de Rabutin Chantal*, Monastère de la Visitation (Voiron, Isère). © Musée dauphinois. Photographie Denis Vinçon
4. Noël Hallé, *Saint-François de Sales donnant à Sainte Jeanne de Chantal les constitutions de la Visitation*. Paris, Eglise Saint-Louis-en-L'Île. © COARC/Photo Roger-Viollet
5. Jean-Dominique Ingres, *L'Apothéose d'Homère*, 1827, huile sur toile, 386x512 cm, Paris, musée du Louvre © RMN/René-Gabriel Ojéda
6. Henri-Léopold Lévy, *Esquisse pour les Gloires de la Bourgogne*, vers 1894, huile sur toile, 62,2x112 cm, Dijon, musée des beaux-arts